



Le Rossai

Ils rebroussaient chemin, à présent. Après avoir marché longtemps, ils virent qu'ils devaient descendre à nouveau.

Ils avaient donc atteint l'autre versant de la montagne.

— Voilà que nous avons exploré tout le plateau, fit l'Anglais et il n'y a pas de temple à voir.

— Ces gens cuivrés seraient-ils donc sorciers ! s'écria Taupin. Je n'y comprends goutte ?

— N'as-tu pas rêvé ? s'informa Limiet. Es-tu bien sûr d'avoir vu ici un temple et des trésors ?

— Je ne puis pourtant avoir rêvé tout ce temps, répliqua le

domestique. Au surplus, Potard s'est enfui avec le diamant, et j'ai sa lettre ici !

— J'ai lu la lettre, soit ! fit Limiet, mais le chimiste ne souffle mot d'une pierre précieuse... Ton immersion prolongée aurait-elle eu de fâcheuses conséquences pour ton entendement, et ce temple n'a-t-il pas surgi dans ton cerveau enfiévré, alors que tu étais malade à Adélaïde ?

— Je n'ai pas été malade dans cette ville. Non, non ! J'ai habité le superbe temple des Targomindahs et je me suis enfui porteur du diamant.

Il réfléchit un moment.

— Et le temple s'élevait sur cette montagne !

— Mais alors il devrait s'y trouver encore ! s'écria le Rossai.

— En effet.

Et, se tournant vers Steadily :

— Si vous le permettez, Monsieur, et si vous ne craignez pas des dangers possibles, nous irons inspecter les huttes des Aucklandais et de là, je saurai bien trouver la route que j'ai suivie si souvent.

— Soit, répartit l'Anglais. L'aventure m'inspire de plus en plus d'intérêt, car je suis persuadé que tout ce que Taupin nous a raconté est le fruit de son imagination détraquée. Comment d'ailleurs expliquer sinon qu'il parlait si vite et d'une façon courante la langue des Aucklandais ?

— J'ai fait la même réflexion, confirma Limiet.

— Et pourtant, tout cela a existé s'écria Taupin. Et je saurai bien le prouver, si vous voulez bien me suivre.

— Soit.

— Préparez vos armes, car à présent nous aurons sans doute maille à partir avec les serviteurs bronzés.

— Je ne le crois pas, fit Limiet.

— Et pourquoi ?

— Parce que je suis persuadé que nous ne verrons pas d'Aucklandais. Cette île m'a l'air d'être complètement inhabitée.

— C'est également mon idée, fit Steadily, mais suivons Taupin, afin de nous en assurer.

Le domestique les mena vers la grève, où il s'attendait à trouver les huttes, et notamment celle que le grand-prêtre lui avait assignée comme demeure.

Un cri de joie lui échappa en voyant la petite cabane.

— Voyez ! s'écria-t-il. Voilà mon habitation. Soyons sur nos gardes, à présent, car là derrière se trouvent les habitations des serviteurs.

Ils s'approchèrent de la hutte que Taupin avait habitée, et le

valet raconta encore en peu de mots sa première entrevue avec le défunt grand-prêtre.

Avec mille précautions, ils poursuivirent leur chemin, et derrière un bosquet apparurent les demeures des serviteurs du grand-prêtre.

— Voilà, fit Taupin, où habitent les faces cuivrées. Vous voyez bien que le temple n'a pas seulement existé dans mon imagination !

Ils se trouvaient à proximité des huttes.

Tout restait calme.

Après quelques moments d'hésitation, Taupin s'approcha de l'une des huttes, suivi de ses compagnons.

Il ouvrit la porte.

La petite pièce était vide.

— L'on inspecta tour à tour toutes les huttes, mais ils ne découvrirent nulle part un être humain.

— C'est étrange, fit Taupin. Je ne puis me figurer ce qui s'est passé dans l'île. Les serviteurs se seraient-ils enfuis en constatant la disparition de la pierre précieuse ? Tant mieux, car de la sorte nous ne serions pas inquiétés.

— Mais pourrais-tu trouver la route du temple ?

— Les yeux fermés, répliqua Taupin.

— En ce cas, cessons de perdre du temps ; dit Steadily. Voilà quatre heures que nous sommes ici, et ces huttes n'ont rien de bien intéressant. En avant !

— Suivez-moi, et dans une dizaine de minutes j'aurai l'honneur de vous ouvrir la porte du temple.

A l'issue du sentier, là où devait s'élever la splendide construction, s'étendait une plaine, couverte de morceaux de roches. Au milieu, se trouvait encore une colonne isolée.

C'était l'une des statues diaboliques, dont les bras soutenaient la voûte du temple.

Mais les yeux verts, si scintillants jadis, étaient opaques, tandis que les dents, naguère d'un rouge éblouissant, semblaient des morceaux de briques.

— Le temple s'est effondré ! s'écria Taupin. Je ne vois plus que des rochers !

— Et cette statue de marbre ?

— Cela m'a l'air d'une ancienne idole.

— Il s'en trouvait plus de cent, toutes pareilles, dans le temple. L'un de ces monstres donnait accès dans le souterrain, et tout est enseveli, et les trésors sont enfouis, à tout jamais, sans doute. Car qui saurait encore retrouver le chemin du souterrain ? Tout est fini ! Perdu, à jamais...

Des larmes de dépit lui humectèrent les yeux, et il se mit à gémir comme un enfant.

— Allons, fit Steadily, d'un ton sec, rentrons à bord, vivement, et par le chemin le plus direct, Taupin.

— Non, non, je reste ici ! Je veux découvrir parmi les ruines l'entrée du souterrain.

— Impossible ! Il faudrait de puissants instruments pour éloigner ces lourds quartiers de roches ! Il faudrait des années, peut être.

— Le hasard pourrait me servir !

— Une chance sur mille !

— Je reste ici.

— Taupin, fit Steadily d'un ton autoritaire, montre-nous le chemin !

Le domestique secoua négativement la tête.

L'Anglais s'approcha de lui.

— Je conçois, fit-il, que pour vous c'est une lourde peine de devoir perdre l'espoir d'entrer en possession de tous ces trésors. Mais ne perdez point la tête !

Et, amicalement, il lui frappa sur l'épaule.

— N'y songe plus ! Accompagne-nous, et le Victoria, dans deux mois, nous débarquera à Londres.

Quand nous en serons là, tu pourras disposer du navire, et je te mettrai à même d'acheter tous les instruments nécessaires à déblayer le terrain. Tu retourneras à Auckland et t'efforceras de retrouver les trésors. Qu'en penses-tu ?

— J'accepte cette proposition, répliqua Taupin. Mais je crains que ces infâmes faces cuivrées n'aient enlevé le tout, s'il me faut six mois pour revenir ici.

— Mais non ! fit Steadily. Ou bien ils ont fait détruire le temple, — et en ce cas ils auront fait le nécessaire pour mettre l'or et les pierres précieuses en sûreté, — ou bien le temple s'est effondré à la suite d'un tremblement de terre ou par tout autre cause, et en ce cas, les Aucklandais, pas plus que nous, ne pourrons retrouver l'issue du souterrain. Allons, Taupin, n'attendons plus ici. A quoi bon ?

Taupin se fit une raison et mena ses compagnons vers la chaloupe.

Les rames battirent les flots, et la légère embarcation se dirigea vers le Victoria.

Arrivés à bord, Steadily mena le domestique, tout abattu, dans sa cabine, et fit venir le médecin du bord, qui ordonna à Taupin le repos le plus absolu, et lui défendit de monter sur le pont.

— S'il ne nous est pas possible de calmer ses nerfs, fit l'homme de l'art, je ne réponds pas de sa vie.

— Il est déjà fou aux trois quarts, fit l'Anglais. Tâchez de le sauver, car je tiens à ce garçon.

Le soir, Steadily s'entretenait sur le pont avec Limiet et celui-ci lui demanda :

— Mais qu'y aurait-il de vrai dans le récit de Taupin ?

— Je puis répondre à cette question avec certitude, répondit le lord, car j'ai bien réfléchi à cette bizarre aventure. Taupin a été sauvé par quelque pêcheur, qui occupait l'île, soit temporairement, soit à demeure, avec ses compagnons. Ils ont soigné Taupin et l'ont guéri. Il a visité l'île avec eux. Il a vu la colonne de marbre noir que nous avons trouvée sur la montagne, et ils lui ont sans doute raconté quelques légendes au sujet du temple qui a dû exister là jadis.

De là, le trésor a surgi, dans l'imagination de mon valet.

Les pêcheurs lui ont donné un bateau, ou il s'en est emparé, pour quitter l'île sans être aperçu.

Dans le petit esquif, il a longtemps flotté sur l'onde, et lorsqu'il a enfin été recueilli, les privations qu'il a endurées, il a été atteint d'une forte fièvre, au cours de laquelle il a vu le temple des Targomindahs, et leurs serviteurs cuivrés. C'est également dans son délire qu'il a dû voir Potard, et qu'il s'est imaginé sa fuite avec son diamant.

Lorsqu'il est revenu à lui, son rêve lui a semblé la réalité, et c'est à cause de cela que nous avons perdu un temps précieux, pour visiter une île inhabitée.

Mais il y a de notre faute, car nous n'aurions pas dû ajouter foi à l'étrange récit du pauvre garçon.

Tâchons à présent de lui faire reprendre ses esprits, et de lui faire comprendre qu'il a été le jouet de son imagination, et qu'il ne doit plus songer à Auckland et à ses trésors.

Il faudrait que vous vous occupiez de lui. Une fois guéri, il ne fera qu'en rire, et se moquera peut-être de nous parce que nous l'avons cru si bénévolement. Tâchez donc de lui ôter son mal.

— Je ferai de mon mieux, fit Limiet.

— Vous n'y réussirez pas, fit Taupin, qui apparut tout à coup et qui avait écouté toute la conversation. N'essayez pas !

— Il ne fallait pas quitter ta cabine, fit Steadily. Que viens-tu faire ici ?

— J'avais besoin d'air, et c'est pour cela que je suis monté sur le pont. J'ai entendu tout ce que vous avez dit.

— Vous écoutez donc des conversations privées ?

— Excusez ! Mais c'est le hasard... d'ailleurs je suis content de la coïncidence, car je puis vous assurer que vous vous trompez en me croyant dérangé. J'y ai songé moi-même longuement. Je me suis souvenu des moindres détails, et je puis vous donner l'assurance formelle qu'il y a quelques semaines l'île, le temple et les habitants

d'Auckland existaient encore, et que le grand prêtre des Targomindahs a fait de moi son successeur.

— Je consens à admettre...

— Non, monsieur... Vous vous dites maintenant qu'il faut toujours faire mine de croire ce que dit un fou, mais je n'entends pas être traité de la sorte.

— Que veux-tu donc ?

— Ne plus parler de ce qui s'est passé, et essayez de retrouver Paul Potard.

— Soit ! Car j'ai encore à lui dire deux mots au sujet du pôle sud et du pauvre ingénieur Steadily.

— Si nous parvenons à le retrouver, vous verrez qu'il possède le diamant, et vous saurez donc que j'ai dit la vérité, en tout.

— Tu as raison, Taupin. Nous ne soufflerons plus mot de cette affaire jusqu'à ce que nous ayons retrouvé Potard. Rentre dans ta cabine à présent, et couche-toi, car tu trembles... Tes nerfs sont encore dérangés.

Taupin suivit ce conseil.

Monsieur Steadily le suivit des yeux en hochant la tête.

— Il va mieux, fit-il, mais pourtant il faudra encore beaucoup de temps pour le rassénérer complètement. Il ne saura se dépêtrer que lentement de sa chimère, et finira par comprendre qu'il a été le jouet de son délire.

— Si nous ne trouvons pas Potard muni de son diamant.

— Il se peut que nous trouvions le premier ! Quant à la pierre, j'en doute fort !

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé.

Après un voyage de plusieurs jours, le « Victoria » jeta l'ancre devant Batavia.

Dès son arrivée à Melbourne, Steadily avait envoyé un long cablograme à Londres, où il demandait notamment d'envoyer à Batavia les nouvelles importantes.

Cette ville est la capitale des îles de la Sonde et le centre de l'administration des colonies néerlandaises.

Elle est située dans la partie est de la côte nord de l'île de Java, sur un grande baie, protégée par des brisants de corail, à l'embouchure de la rivière Tji-Liwong.

Des voies ferrées la relient à Buitenzorg, Krawang et Anjerlor ; ces voies courent au milieu de plaines immenses, où l'on cultive principalement le riz.

La ville compte environ 120.000 habitants, parmi lesquels près de 9000 Européens, 27.000 Chinois, 2.200 Arabes et près de 75.000 Indigènes.

Batavia comprend une vieille ville, tout à fait construite dans le style hollandais de jadis, et qui anciennement était fortifiée, et d'une nouvelle ville.

Celle-ci s'étend au sud de l'ancienne ville, possède de larges artères, et est principalement formée de villas édifiées au milieu de parcs splendides.

La vieille ville, avec ses rues étroites, et ses maisons serrées étroitement l'une contre l'autre, n'est plus habitée par les Européens.

On n'y trouve plus que des comptoirs, des bureaux, des banques.

Les communications entre l'ancienne et la nouvelle ville sont facilitées par un tramway électrique.

Avec ses compagnons, Mr Steadily s'était rendu à terre et comme le courrier d'Angleterre n'était pas encore arrivé, il avait loué pour quelques jours des chambres dans l'hôtel d'Espagne.

Tandis que les autres restaient à l'hôtel, Taupin et le Rossai résolurent d'aller visiter les curiosités de la ville et ils entamèrent donc une longue promenade à pied.

Arrivés à la place de la Reine, où se dresse la gare du chemin de fer pour Buitenzorg, ils allaient prendre un ticket pour faire un petit voyage à l'intérieur du pays, lorsque tout à coup le Rossai ne put réprimer un léger cri de surprise. Il quitta aussitôt son compagnon.

Taupin, entretemps, avait examiné une petite troupe de Javenais, si bien qu'il ne s'aperçut point de la disparition de son camarade.

Celui-ci se hâta de traverser la place, et il semblait poursuivre un homme qui venait de disparaître dans une rue adjacente.

Lorsque Taupin s'aperçut enfin que son camarade n'était plus à ses côtés, il regarda dans toutes les directions, traversa la place en tout sens et, comme il ne parvenait pas à le retrouver, il résolut de rentrer à l'hôtel.

A sa grande stupefaction, et à celle non moins grande de ses amis, le Rossai n'était pas rentré.

Que signifiait tout cela ?

A peine étaient-ils réunis, que l'un d'eux disparaissait !

— N'as-tu donc point vu ce qui s'est passé ? demanda Steadily.

— Nullement.

— Est-ce sérieux, cela ? Vous vous rendez tous deux en ville, tu rentres seul, et tu ne parviens pas à dire ce qui est advenu de ton compagnon.

— Il a disparu tout à coup.

— Comme par enchantement.

— Je causais avec lui, au moment où quelques indigènes sortaient de la gare. Je les considérai avec curiosité, et comme je voulais dire un mot au Rossai, je me tourne vers lui... il n'y était plus !

— Et il n'a rien dit ! Il ne t'a pas prévenu ?

— Il n'a pas soufflé mot !

— Taupin, mon garçon, depuis que tu as séjourné dans le temple des Targomindahs, tu n'es plus le Taupin de jadis.

— Je le reconnais, Monsieur !

— Et tu ferais bien de ne pas nous quitter, dorénavant, sinon tu te perdras de nouveau l'un ou l'autre jour.

— C'est possible, Monsieur, mais il faut que je vous fasse

remarquer que j'ai parfaitement trouvé le chemin, tant à l'aller qu'au retour, et que c'est plutôt le Rossai qui s'est égaré!

— C'est indiscutable, intervint Limiet, c'est plutôt au Rossai qu'il faut conseiller de ne pas nous quitter pour ne pas s'égarer... Tout ce que nous reste à faire, c'est de nous mettre à sa recherche... Je vais m'y mettre... Viens, Taupin, mène moi à l'endroit où tu l'as quitté, ou à celui où lui l'a quitté!

— Je vous accompagne, fit Jeannot.

Ils se mirent en compagnie.

Au moment où le Rossai se trouvait place de la Reine avec Taupin, il avait remarqué un individu qui sortait de la gare et qui traversait la place en toute hâte.

— Tiens, l'on dirait Potard! s'était-il dit. Et comme l'individu le dépassait, le Rossai n'avait pu retenir une exclamation.

— Ce doit être lui, se disait-il. Ce sont les mêmes mouvements, les mêmes gestes, la même stature. Si ce n'est Paul Potard ce doit être son frère.

Ce qui le faisait douter quelque peu, c'est que l'homme en question avait une longue barbe qui lui couvrait la poitrine, alors que Potard était glabre, et qu'il avait le teint basané, tandis que le visage de Potard était rose et frais.

— Il est fort aisé de changer la couleur d'un visage, songeait le Rossai, et quant à la barbe, on la laisse pousser, ou on achète une chez le perruquier. Et il porte des lunettes bleues pour achever de se rendre méconnaissable... Ces lunettes bleues en disent assez! Il faut que ce soit lui... Et si ce n'est pas lui, j'en serai pour une filature inutile, et tout sera dit!

L'homme marcha avec précipitation, dans la direction de la vieille ville...

— Et si j'appelais à haute voix: Potard! je l'attrape peut être, car, neuf chances sur dix qu'il se retourne!

Mais il repoussa immédiatement cette idée.

— Si j'appelle, il me reconnaîtra, il sera sur ses gardes, il saura sans doute me faire perdre la piste... Le mieux est de le suivre sans être vu, pour arriver à savoir où il niche à présent... En ce cas, avec mes compagnons, nous pourrions nous assurer si c'est bien Potard et ce qu'il nous faut faire pour le saisir, et avoir des explications au sujet de la fameuse pierre de la vieille madame jaune, car, quant à moi, je crois tout ce que Taupin nous a raconté... Si je parvenais à prouver la véracité de ses dires, à moi tout seul? Et s'il m'était possible de mettre la main sur la pierre?

Son cœur battit avec force...

L'idée de la réussite possible d'une pareille tentative, l'emplis-

sait à la fois de joie et de crainte, car, si la réussite était possible, le contraire pouvait arriver aussi...

C'est la mentalité de l'homme qui se trouve sur le point de commettre une grande chose : il hésite jusqu'à l'ultime moment, et cela lui enlève une partie de ses moyens, en le rendant fébrile et agité.

C'est dans cet état d'esprit que se trouvait le Rossai, lorsqu'il déboucha dans le quartier chinois, à la suite du prétendu Potard, qui ne se doutait pas d'être suivi, à cause de sa marche rapide. Il ne se donnait pas le temps de tourner la tête.

Il entra dans une petite maison, et la porte se referma sur lui.

— Que faire, à présent ! se dit le Rossai. Si je reste stationner ici, et si le vaurien jette par hasard un regard par la fenêtre, je suis reconnu, et tout est à l'eau. Dans ces bicoques, il doit y avoir moyen de pénétrer par derrière.

Il continua sa route, dépassa la maison, où l'homme aux lunettes bleus était entré, de quelques mètres.

À l'entrée d'une espèce de bazar, un chinois s'occupait d'étaler des tapis à la devanture.

— Si je parlais chinois, se dit le Rossai, il me serait peut-être possible de savoir quelque chose de ce porteur de natte. Mais qui sait s'il ne parle pas l'anglais ? S'il n'en parlait que tout autant que moi, il y aurait moyen de s'entendre !... Essayons !

Il s'approcha du fils du Céleste empire, et lui demanda : en mauvais anglais :

— M'est-il permis de vous poser une question ?

Le jaune le regarda fixement, sans qu'un muscle de sa face ne bougeât.

— Vous ne parlez pas l'Anglais ! s'écria le Rossai découragé.

— Non, mais français ! fit le Chinois à grand-peine. Il s'exprimait difficilement, mais il y avait moyen de le comprendre pour quelqu'un qui était doué de bonnes oreilles et de beaucoup d'attention. Et le Rossai était de ceux-là.

— Ah ! ah ! Bonne affaire, dit le Rossai. Je ne connaissais pas beaucoup d'Anglais et nous nous comprenons mieux en français.

— Entrez, fit le Chinois.

Et lorsque notre héros eut pénétré dans la boutique, un serviteur vint apporter du thé et des cigarettes et le chinois invita notre ami à boire et à fumer.

— Voilà un brave père la natte, se dit le Rossai. Pourvu qu'il puisse me donner quelques renseignements au sujet de son voisin et de l'Européen qui se trouve chez celui-ci !

Mais une idée lui traversa le cerveau.

— Tandis que je bois du thé ici, et que je fume des cigarettes,

l'excellent Potard s'en va peut-être !

Il se dressa brusquement et se dirigea vers la porte.

— Ne m'en voulez pas, fit-il à son hôte, mais un de mes amis est entré là-bas, et je ne puis le laisser partir. Si vous le voulez bien, nous irons causer sur le pas de la porte.

— Comme il vous plaira, fit le Chinois.

— Il est entré dans la cinquième maison, à gauche.

— Chez Li-Pé-Tjang ?

— Je ne sais qui habite là. Quel homme est-ce ? Est-ce un Chinois ?

— Oui.

— Et des Européens habiteraient-ils là ?

L'autre regarda le Rossai avec défiance.

— Non, fit-il après un silence.

Le Rossai avait remarqué que ses questions répétées avaient inspiré de la méfiance au Chinois.

— Je vous demande cela, fit-il, parce que je voudrais loger ici quelques jours.

— Au bout de la rue, vous trouverez un hôtel Chinois.

— Je vous remercie.

Il se tut un moment.

Comment ramener à Potard la conservation ?

— Ce Pé-tan, fit-il tout à coup, n'est-ce pas un commerçant ?

— En effet, répondit le Chinois, c'est un grand et puissant négociant.

— Voilà qui ne m'avance guère, se dit le Rossai.

— Négociant, négociant, reprit-il, mais en quoi ? Car mon ami y est entré pour faire des affaires avec lui.

— Avec des pierres précieuses, alors ?

— Comment le savez-vous ?

— Mais mon compatriote ne fait que ce commerce là.

Le Rossai eut peine à réprimer un cri de joie.

— Li-Pé-Tjang fait le commerce des pierres précieuses ! Potard était donc entré là pour vendre le diamant des Targomindahs. Il n'y avait plus à douter !

Mais après le premier moment de joie, il se dit immédiatement :

— Mais que faut-il faire à présent ?

Il ne parvenait pas, malgré tous ses efforts, à résoudre cette question épineuse.

— Tout abandonner au hasard, conclut-il, mais donner un coup de main à celui-ci.

Puis, se tournant vers le Chinois :

— Mon ami tarde si longtemps, fit-il, que je me sens l'envie d'aller voir ce qu'il fait là chez ce Pé-Tan.

— Mais, si vous voulez cela, il n'y a rien de plus facile. Je vous y conduirai. Nous sommes amis intimes, et sommes également en relations d'affaires.

— Fort bien ! s'écria le Rossai.

— Quoi ?

— Mais, que vous voulez bien m'introduire auprès de ce Pé ! Allons-y...

Et il précéda le Chinois, vers la maison où il avait vu pénétrer Potard, en l'individu qu'il supposait être Potard.

Le Chinois entra dans la demeure de son ami intime, suivi par le Rossai, mais dès la première pièce, un serviteur Chinois s'approcha d'eux et leur barra le passage.

— Je ne puis laisser pénétrer qui que se-soit auprès de mon maître.

— Cet Européen est l'ami de celui qui se trouve en société de son maître.

— Je ne puis.

— Va l'avertir que je suis ici.

— Il m'a défendu.

— Va dire alors que nous attendons ton maître !

— Je ne puis aller le déranger.

— En ce cas, nous l'attendrons ici.

Le Chinois fit part de cette conversation au Rossai et tous deux prirent place sur les nattes qui couvraient le col.

La pièce n'était séparée que par une mince cloison, percée d'une ouverture sans porte et iniquement voilée d'une draperie, de l'appartement où se trouvaient sans doute le Chinois et Potard, car un bruit de voix arrivait distinctement aux oreilles de notre ami.

Celui-ci tendit l'oreille.

Le Chinois qui l'avait conduit là s'entretenait avec le serviteur, à mi-voix, si bien que le Rossai put entendre assez facilement de quoi il s'agissait dans l'autre pièce.

En mauvais Anglais, il entendit dire, d'une voix qui ressemblait à celle du Chinois du bazar :

— Il est impossible de donner plus.

— C'est un véritable vol ! répliqua une voix, que le Rossai reconnut immédiatement pour celle de Paul Potard.

— Que voulez-vous ? J'ai assemblé tous les négociants.

— Et ils n'ont estimé la pierre qu'à dix millions ?

La pierre !

Taupin avait donc dit la vérité ! Le trésor des Targomindahs avait existé ! Taupin avait enlevé le cœur de pierre de la femme d'or, Potard la lui avait escroqué, et était ici pour la vendre !

La pierre !

Le Rossai, tout seul, servi par ses bons yeux, avait réussi à découvrir le voleur et son butin !

Le Rossai se faisait déjà une fête de voir les mines ébahies que feraient ses compagnons, lorsqu'il leur raconterait cette aventure !

Mais la conversation, de l'autre côté de la cloison, se poursuivait de plus belle :

— Non, répliqua le Chinois, ils ont estimé la pierre à quinze millions, mais ils ont ajouté qu'il aurait beaucoup de difficulté à la tailler, que la taille coûterait beaucoup d'argent, qu'ils attendraient longtemps un acheteur, qu'ils perdraient donc beaucoup d'intérêt, et encore...

— ...et autres sornettes, interrompit Potard, pour en arriver à avoir le diamant pour une somme dérisoire.

— Une somme dérisoire ! Neuf millions !

— Vous avez dix dit millions !

— Parfaitement, ils veulent donner dix millions, mais comme intermédiaire je réclame un courtage d'un million.

— Comment d'un million ?

— Oui, et si vous le trouvez exagéré, libre à vous de chercher un autre commerçant qui vous fasse de meilleures conditions.

Un moment de silence.

Enfin, le Rossai entendit encore la voix de Paul Potard :

— Je suis entre vos griffes... Je n'ai plus d'argent et je dois donc bien accepter vos conditions, mais c'est une véritable escroquerie.

— Bien, répliqua le commerçant, d'un ton calme. Escroquerie, avez-vous dit. Reprenez votre pierre et laissez moi en paix !

Un nouveau silence.

Sans doute Potard examinait ce qu'il y avait à faire.

Il dit :

— Inutile... Allons, tranchons l'affaire, donnez-moi onze millions, dites aux négociants d'en payer douze, vous aurez votre courtage, et je serai satisfait.

— Neuf... nous tous réunis ne sommes pas en mesure de réunir plus d'argent... Ne nous en occupons plus, si vous n'acceptez pas, ce n'est que du temps perdu.

— J'accepte ! fit brusquement Potard, qui semblait avoir pris une décision.

Le diamant était vendu.

Le Rossai pouvait-il laisser aller les choses ?

Le véritable possesseur du trésor était Taupin, et nul autre que Taupin !

Il réfléchit un moment.

Puis il prit une brusque décision.

Il se dressa, écarta la draperie, et entra dans la pièce où Potard et le négociant chinois se trouvaient attablés, l'un devant l'autre.

Le maître de la maison regarda d'un air interrogateur l'intrus qui faisait si brusquement irruption chez lui.

Paul Potard reconnut naturellement le Rossai, et, lançant un cri, il voulut s'éloigner à la hâte.

Le Rossai, au même moment, s'élança vers lui, et saisit l'inventeur des fameuses pastilles par la barbe.

Celle-ci lui resta dans la main... et le visage du chimiste parut imberbe comme toujours.

Le Rossai jeta la barbe sur la table et saisit son revolver.

Il plaça l'arme sur la poitrine du chimiste tout décontenancé et dit :

— Un seul mouvement, et je te tue comme un chien !

— Que me voulez-vous ? demanda l'autre ! Qui êtes-vous ?

— Ce que je veux ? Tu le sauras bientôt ! Qui je suis, tu ne le sais que trop !

— Tout au contraire...

— Tais-toi, ordonna le Rossai. Pour te rafraîchir la mémoire et pour, à la même occasion, mettre monsieur au courant, poursuivait-il en désignant le Chinois, je te rappellerai que je suis au service de lord Steadily, et que par conséquent je suis l'ami de son domestique Taupin, à qui tu as volé ce diamant. As-tu oublié tout cela ?

— Tu mens s'écria Potard.

— Ah ! Ah ! Et tu refuses sans doute de donner le diamant pour le rendre à son véritable propriétaire ?

— Te donner le diamant ! Jamais ! Je l'ai trouvé.

— Tu l'as volé !

— Tu mens, répéta Potard.

— En ce cas, le juge décidera.

Et, se tournant vers le Chinois qui l'avait mené là, et qui, du seuil de la porte, regardait la scène avec curiosité, il lui dit :

— Puis-je vous demander de prévenir la police ?

Dès que monsieur Potard et la pierre seront ensûreté, lord Steadily, au nom de son domestique, pourra arranger l'affaire, comme il le faut. A Melbourne d'ailleurs, l'on connaît Monsieur Potard et l'on donnera d'excellents renseignements sur son compte.

Le Chinois voulut s'éloigner.

Potard s'élança vers lui. De nouveau, le Rossai braqua son arme vers lui.

— Pas un pas de plus, fit-il, ou je tire !

— Pas de police, je ne veux pas fuir, mais je veux empêcher que l'on n'aille chercher la police.

— Tu deviens donc plus doux. Et que comptes-tu faire ?

— M'arranger avec toi.

— Tu reconnais donc avoir volé la pierre à Taupin ?

— Oui, fit Potard.

— En ce cas, rends-la moi.

— La rendras-tu à Taupin ?

— Tu en doutes ?

— Donner tous ces millions à un autre !

— Ils lui appartiennent.

— Lui-même a volé la pierre.

— Elle n'avait plus de propriétaire, et reposait dans le sein de la terre.

— Ce n'en est pas moins un vol.

— Nous n'allons pas discuter là-dessus. Nous perdons trop de temps. Donne-moi le diamant...

— Une proposition.

— Eh bien ?

— Partageons la somme !

— Comment ?

— Chacun la moitié. Nous serons encore assez riches. N'est-ce pas fou de laisser filer une fortune ?

— Tu restes donc intraitable ? C'est bon !

Et, se tournant vers le Chinois :

— Appelez donc les policiers.

— Je vous donne les deux tiers, fit encore Potard.

— Il me faut la pierre !

— Mais alors je ne possède plus rien. Je n'ai plus cent francs. Que dois-je faire alors ?

Le Rossai réfléchit quelques moments.

— Donne-moi le diamant et dis-moi où tu loges ici. J'essayerai de te faire donner par Mister Steadily une couple de billets de mille et je te les donnerai.

Potard, qui avait été si près d'être multimillionnaire, ne pouvait se résoudre à abandonner son rêve de sitôt, et il dit encore :

— Partageons !

— Recommenceras-tu ? s'écria le Rossai.

— Tu regretteras plus tard. ;.

— Je n'ai jamais connu le regret, fit l'autre. Je fais ce qu'il me semble juste, et si, après, je vois que je me suis trompé, je me dis qu'il y a de ma faute et je n'y songe plus. Une dernière fois, veux-tu me donner le diamant, ou non ! Ma patience est à bout.

— S'il n'y a pas d'autre moyen.

— Donne.

Potard obéit. Il n'y avait pas d'autre issue.

Devant la justice, il aurait tort, et se verrait octroyer une ou

deux années de prison, car il lui était impossible d'expliquer la provenance de la pierre.

S'il n'avait eu à faire qu'au Rossai et à Taupin, il aurait peut-être risqué l'affaire, mais vis-à-vis de Steadily, le puissant lord, l'affaire n'était pas à risquer.

Des larmes de fureur et regret lui couvrirent les joues tandis qu'il remettait au Rossai la boîte où il avait placé son trésor.

— Voici le diamant.

Il ne dit rien de plus, car il articulait avec peine. Il se laissa tomber sur une chaise, comme pétrifié.

Le Rossai ouvrit la boîte.

— J'ai confiance en toi, fit-il, mais là où des millions sont en jeu, l'on ne peut prendre assez de précautions... La pierre y est. Ton adresse ?

— Je n'ai pas de logis ici.

— Ah ! Eh bien, choisis en un. Au bout de cette rue se trouve un hôtel Chinois. Vas-y louer une chambre...

— Je vous y mènerai, fit l'un des Chinois.

— Bien, fit Potard.

— Je viendrai t'y prendre ce soir encore.

— La justice n'aura pas à se mêler de l'affaire ?

— Je te le promets !

— Et tu m'apporteras une couple de milliers de francs ! Taupin pourrait me donner plus ! Vingt-mille... dix mille...

— Parce que tu l'as si bien traité ! C'est fort, cela !

Il sortit son mouchoir de sa poche et en enveloppa la boîte.

— Bonjour à tous, fit-il, et voulut quitter la pièce.

A ce moment Potard se leva, saisit un revolver dans sa poche et voulut tirer sur le Rossai...

Le Chinois qui se trouvait derrière la table, avait heureusement vu le mouvement. Il donna un formidable coup de poing sur le bras du chimiste, qui, poussant, un cri de douleur, laissa tomber son arme.

Le Rossai tourna la tête, et vit d'un coup d'œil à quel danger il venait d'échapper.

Il rentra dans la chambre et ramassa le revolver. Et, tandis qu'il mettait l'arme en poche, il dit à Potard :

— Cela ne te suffit pas d'être un voleur ! Tu veux encore être un assassin ?

Désespéré, l'inventeur des pastilles alimentaires s'écria :

— Mon diamant, mon diamant !

— Ce maudit argent ! fit le Rossai.

Il était resté excessivement calme, quoiqu'il appréciait pleinement le danger auquel il venait d'échapper.

Il s'adressa au Chinois qui lui avait sauvé la vie :

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
